



A travers la Presse



« *Bérénice* »



Au lendemain de la première représentation à l'*Opéra-Comique* de la *Bérénice* de M. Albéric Magnard, nous avons publié l'opinion de M. Gaston Carraud saluant dans la pièce un admirable chef-d'œuvre. Il nous semble intéressant d'opposer à ce jugement l'avis diamétralement opposé de M. Emile Vuillermoz, porte-parole autorisé de la jeune école debussyste. L'article de M. Vuillermoz, paru le 15 janvier dans la revue musicale *S. I. M.*, est, d'ailleurs, une réponse polémique à celui qu'écrivit un mois plus tôt l'éminent critique de la *Liberté*.

M. Emile Vuillermoz se félicite d'abord de n'avoir à parler de l'œuvre de M. Magnard que longtemps après sa révélation :

Quelle consolation, dit-il, de pouvoir parler de *Bérénice* sans passion et d'oublier le morne après-midi de décembre où nous quittâmes l'*Opéra-Comique*, à la nuit close, silencieux et l'âme chavirée comme au sortir d'une cathédrale où se déroulèrent d'imposantes funérailles, les nerfs à vifs et le tympan bourdonnant sous la vibration trop cruellement prolongée d'un orchestre ronflant avec la majestueuse gravité d'un orgue affligé, le cœur douloureusement serré par la sensation de l'irréparable et de l'éternelle vanité de l'effort ! Nous avons assisté aux grandioses obsèques d'un art et quelques semaines de recueillement sont toujours profitables à qui doit prononcer une oraison funèbre.

On a tout dit sur le « cas Magnard ». L'isolement hautain d'un travailleur respecté, son mépris affiché des concessions et des conventions parisiennes, la dignité d'une carrière poursuivie dans le silence et le recueillement en marge de la société hurlante et gesticulante des arrivistes à qui Paris appartient, ont réussi à inspirer aux spectateurs de *Bérénice* une déférence assez exceptionnelle en pareil cas. De tous temps, en effet, il s'est trouvé des gens prompts à s'exaspérer de l'éclatante vertu d'Aristide ! Le compositeur de *Guercœur* n'a pas soulevé cette instinctive rancune : on ne lui a pas marchandé les épithètes de choix, celles qui ne servent qu'une ou deux fois par siècle ; il demeure acquis, pour tout le monde, que son art est noble, pur, altier, loyal, vigoureux, sobre, saisissant, élevé, large et profond. On en a même profité pour écraser d'un mépris anticipé les inoffensifs passants que tant de majesté laisserait insensibles. On a repoussé d'avance toute objection, découragé l'analyse et anéanti le commentaire. Et c'est ainsi qu'un critique vénérable, dont le misonéisme devient d'année en année plus tenace, a balayé d'un geste tous ses contradicteurs éventuels en s'écriant, avec une hâte un peu maladroite : « Ce qu'en diront certaines gens importe peu. »

Eh bien, je voudrais aujourd'hui me faire l'interprète de ces « certaines gens » voués au mépris du public. Certes, cela importe bien peu, en effet, aussi peu que les apothéoses préventives, mais comme je traduis en la circonstance l'opinion d'un certain nombre de musiciens de ma génération, il n'est pas absolument inutile de marquer le point.

Prononçons tout d'abord les mots irréparables : certaines gens ont trouvé *Bérénice* ennuyeuse. Elles ne nient pas la noblesse, la profondeur et la magnificence de cette partition : elles se sont noblement, profondément et magnifiquement ennuyées, voilà tout. Cet ennui ne fut pas la lassitude de l'ignorant qui se noie à la dixième mesure d'un allegro de sonate, d'un andante de quatuor ou d'un finale de symphonie, la bouderie de l'auditeur poussif qui renonce à suivre dans sa course fantastique la pensée d'un compositeur trop audacieux. La pensée d'Albéric Magnard est simple et son verbe est clair. Aucune obscurité d'expression ou d'intention, aucun dessous. Cet ennui procédait d'une autre cause. Il naquit de l'attristant spectacle d'une fausse conception lyrique, laborieusement soutenue, interminablement développée, avec des moyens d'action assez médiocres et un idéal, au fond, singulièrement indigent. L'auteur, dans un manifeste qui est devenu presque aussi célèbre que celui de Raoul

Gunsbourg, a proclamé son intention d'adopter la formule wagnérienne, la seule qui, dans l'état actuel de la musique, lui parût digne de remplacer celle qu'il se déclarait incapable de créer. Pour avoir fait un tel choix il fut couronné par ses amis de fleurs nouées d'un ruban tricolore et l'on ne se lassa pas de découvrir, « toutes nos belles vertus bien françaises » dans ce tranquille essai d'importation.

En vérité la plaisanterie est un peu forte. Albéric Magnard a toujours voulu ignorer l'histoire contemporaine. Le présent est devant ses yeux comme s'il n'existait pas. Ce singulier état d'âme explique évidemment bien des choses et pourrait lui assurer le bénéfice de circonstances atténuantes, mais il justifie mal l'enthousiasme de ses admirateurs. Dédaigner à ce point les leçons de l'histoire et mépriser ainsi l'apport décisif de certains de nos génies créateurs devient presque de l'impertinence. Il est des ignorances coupables. Aller chercher à Bayreuth une formule actuelle de lyrisme alors qu'un Debussy, petit-fils de Rameau, fait quotidiennement au public français un cours d'esthétique théâtrale extraordinairement brillant, où il exalte les qualités de finesse, de mesure, de goût et de tact qui sont le plus clair de notre héritage national, c'est assurément abuser un peu de la patience de ses compatriotes. S'en tenir systématiquement à une conception notoirement périmée, nier l'évidence en présence des progrès accomplis, récrire — avec une autre musique — et recommencer trois fois le duo de Tristan, traiter l'orchestre contemporain — après Rimsky ! — comme un gigantesque harmonium, le condamner à une polyphonie pâteuse et à une pesante monotonie de timbres, méconnaître le génie de la langue française en la contraignant à une éloquence d'apparat qui n'est pas de chez nous, élargir jusqu'à le briser le rythme discret et subtil de nos mots, si récemment libérés d'une servitude séculaire, en les étirant sur le chevalet d'une prosodie impitoyable, traiter « par augmentation » la fine et confidentielle musique de nos inflexions, la dépouiller de ses délicates nervures et la remplacer par une massive mélodie que sa générosité n'empêche pas d'être cruelle à notre « doux parler » si précieusement nuancé, vouloir acclimater au théâtre un accent tonique d'importation, le marquer fortement à la façon des métreurs de vers latins, et se flatter ingénument d'avoir fait acte de traditionnalisme et de classicisme, voilà des titres assez médiocres à notre reconnaissance.

Mais ce n'est pas tout : cette réalisation systématique n'est pas seule-

— “ Bérénice ” —

ment importune par son dédain des vertus d'intelligence et de clairvoyance qui font la force élégante de l'art contemporain, elle est encore pour ce dernier un danger imprévu. *Bérénice*, pour certains critiques, pour une grande partie du public et pour maint directeur de théâtre représente, au même titre que *Pelléas*, la musique moderne, la science, la dissonance, la complication et l'énigme sonore qu'on se plaît à fuir d'instinct. On va pouvoir accabler un art innocent sous le poids des défauts de cette lourde tragédie. Les profanes railleront les initiés : « Votre Magnard et votre Debussy », diront-ils avec amertume, réunissant dans la même réprobation deux noms qui leur sont également suspects pour des motifs bien différents. Ainsi une œuvre de réaction pourra compromettre aux yeux des ignorants l'éclosion si attendue d'un exquis renouveau. Il y a déjà trop d'honnêtes citoyens qui s'imaginent que le monde où l'on s'ennuie est celui des jeunes musiciens de France !

Il convient donc de séparer nettement la cause de l'art français de cet essai isolé, de cette tentative lyrique rétrospective qui ne se réclame officiellement que de traditions défuntes et d'une esthétique classée déjà depuis un quart de siècle parmi les curiosités de bibliothèques et de musées. Il est facile de remarquer d'ailleurs l'attitude significative des admirateurs de *Bérénice* : bien peu d'entre eux ont résisté au plaisir de décocher à ce qu'on est convenu d'appeler le modernisme, le coup de pied sournois qui soulage leur irritation et leur rancune de conservateurs impénitents. Remercions-les de leur franchise qui permet d'éviter tout malentendu. Il est aussi absurde de prétendre, comme on l'a fait, que l'on ne saurait se détourner de Magnard sans tomber dans les bras de Mascagni que de représenter, comme on va le faire, l'échec de *Bérénice* ruinant d'avance toutes les recherches musicales du théâtre lyrique de demain. Cette réserve faite, mon rôle d'« avocat du diable » est terminé et je n'ai plus qu'à saluer très profondément un artiste qui, par sa sincérité et sa loyauté évidentes, force l'estime et le respect de ses adversaires....

